

La dictature du on chez Martin Heidegger

Dimitri OVENANGA-KOUMOU*

Résumé

L'homme est le seul, de tous les étants intramondains, à être porté aux autres étants. Les choses et les animaux ne sont que ce qu'ils sont, sans élan réel vers leur extériorité. Dans le monde, le je est toujours influencé, et peut-être même dominé, dans une certaine mesure, par le on, une conscience autre qu'elle. C'est ce que Heidegger appelle la dictature du on. Celle-ci ne réussit son office que parce que chacune des consciences individuelles, ne s'accepte pas dans son être. En s'assumant, comme le fait le stoïcien, nul ne sera corrompu et dominé. Toute dictature s'éteindra.

Mots-clés

Autre, Dasein, Dictature, Intersubjectivité, On.

Abstract

Man is the only one, of all intramundane beings, to be willing to other beings. Things and animals are just what they are, with no real impetus towards their exteriority. In the world, the 'I' is always influenced, and perhaps even dominated, to some extent, by the 'one', a consciousness other than itself. This is what Heidegger calls the dictatorship of the 'one'. This only succeeds in its goal because each of the individual consciousnesses does not accept itself in its being. By asserting oneself, as the Stoic does, no one will be corrupted and dominated. Any dictatorship will end.

Keywords

Other, Dasein, Dictatorship, Intersubjectivity, One.

Introduction

La différence manifeste qu'on peut faire, entre les choses naturelles et l'homme, se situe à plusieurs niveaux. Les premières en effet, ne sont qu'immédiatement, c'est-à-dire ne sont que ce qu'elles sont, sans

* Université Marien Ngouabi (République du Congo), dimitriovenanga@gmail.com

aucune connaissance à priori ou à posteriori d'elles-mêmes. Le deuxième quant à lui, est une entité somme toute double. Car il est dans un premier moment sous le même modèle de ces choses ; mais, dans un second moment, il se fait lui-même une idée de lui. Il se contemple intérieurement et se représente sa propre essence. L'homme qui existe de deux façons : 'en soi', comme les choses et 'pour soi', intérieurement, se trouve être un des exégètes du monde qui l'environne, précisément de l'ensemble des sujets autres que lui. Dans cette exégèse, l'homme croise l'autre, son semblable. En effet, c'est en termes de on que Heidegger pose le problème de l'autre. Il y a une espèce de force qui s'exerce entre le sujet et le on qui n'est constitué que par l'ensemble de ses semblables. Dans cette force perce une certaine dictature du on sur le sujet individuel. Mais, si dictature il y a, posons –nous une petite série de questions. D'où part-elle réellement ? Est-ce de la puissance omniprésente du dominant ? N'est-elle pas due à la faiblesse de l'homme, à ne croire vraiment, qu'en la bonté des actions de l'autre et en la positivité complète, et de son comportement, et de son attitude. Autrement dit, nous voulions savoir si le on domine le je de l'intérieur ou de l'extérieur. N'est-ce pas le fait pour le Dasein lui-même de ne pas s'accepter dans sa propre essence qui le pousse à imiter et peut-être même à copier le on et partant, à subir passivement sa prépondérance ? Bref, sur quoi au fond, se fonde cette dictature du on sur le Dasein ?

Le choix de cet article a été motivé par le paradoxe entier que nous trouvons entre, ce qui est qualifié de dictature chez Heidegger, et ce que représente le on qui, à bien voir les choses, n'est personne de précis et n'en est qu'une simple image. Car la dictature est une action réfléchie et raisonnée. Alors que le on lui, renvoie à l'absence de sujet en tant qu'il est l'ensemble des sujets.

La méthode utilisée est l'herméneutique qui aide à comprendre l'auteur comme il s'est lui-même compris, parfois plus qu'il ne s'est lui-même compris.

1. L'être -au-monde comme base de l'intersubjectivité

Distincts des choses qui ne sont que ce qu'elles sont, des animaux qui n'ont aucune conscience de leur propre être et sont complètement atemporels, les hommes savent qu'ils occupent un espace et un temps

précis. Ils sont en outre, transformateurs de leur essence. La conscience de la métamorphose hante leur esprit de manière pérenne. Ce sont de ce fait, des êtres -au-monde, c'est-à-dire ceux qui sont conscients du fait qu'ils sont accompagnés dans leur existence par d'autres hommes. Etant au monde, l'homme est être –avec. On ne parle de société digne de ce nom qu'à propos de celle qui est constituée d'hommes uniquement. Car ici, tous se reconnaissent et sont naturellement disposés à s'échanger mutuellement tant au plan comportemental qu'intellectuel. Dans la philosophie de Heidegger, le monde n'est pas un existentiel qui appartient à tous les êtres vivants sans distinction. On est au monde seulement quand on en est effectivement conscient. Le Dasein a comme un petit plus, une certaine supériorité sur les autres êtres de la nature. Vivant avec son semblable, il le sait bien et est en mesure de faire librement l'exégèse de cette relation. Par conséquent, être ensemble ne se définit pas uniquement par le fait d'être les uns à côté des autres. Dans ces conditions, ni les choses, ni les animaux, ne peuvent être des êtres -au- monde. Mais, dans cette relation intersubjective, l'être des étants intramondains n'est aucunement interrogé quant à son sens. Ce qui est certain, c'est que l'importance de la personne d'autrui se révèle dans le fait que le Dasein, dans sa lointaine enfance déjà, se dirige vers l'autre. On apprend seulement par les attitudes commandées par le regard de celui-ci. Cet autre est un *alter ego*, qui pourtant, est différent de moi ontologiquement. En plus, il est difficile d'accès. Ce n'est pas facile de connaître l'autre, malgré sa proximité.

Toutefois si, dans l'être –au-monde, il y a coexistence des « autres », s'ils *sont* chaque fois déjà *là avec*, la constatation phénoménale qui en est faite n'entraîne pas qu'il faille tenir la structure *ontologique* de ce qui est ainsi « donné » pour allant de soi, ni qu'elle n'ait pas besoin qu'une recherche lui soit consacrée. La tâche qui s'impose, c'est de porter à une évidence phénoménale cette coexistence dans la quotidienneté la plus immédiate et de donner une interprétation ontologique qui soit à sa mesure (M. Heidegger, 1986, p. 158).

Nous sommes tous des étants, nous occupons chacun un espace et un temps, mais aucunement de la même manière. C'est la raison pour laquelle, le Dasein en est un tout à fait particulier. Au monde, il a

conscience de son temps. Il interroge son passé, son présent et ne cesse d'être en avance par rapport à ce temps, précisément en se projetant dans l'avenir. Il ne découvre l'autre que parce qu'il cherche à pénétrer et à comprendre son espace de vie. « La spatialité existentielle proprement dite n'est pas celle des étants offerts dans le monde, car le Dasein n'est pas dans le monde comme un étant dans un autre » (D. Franck, 1986, p. 81). Un étant est simplement dans un autre, lorsqu'il n'est pas capable de faire un travail exégétique de l'ensemble de ce qui l'entoure. Le commerce entre le Dasein et les étants intramondains est signalé en termes de préoccupation. C'est parce qu'il s'intéresse à eux-ci et à ce qui s'organise autour d'eux, qu'il se met automatiquement en rapport avec le monde. Un étant est au monde, commerce avec d'autres et c'est ainsi qu'il peut être comme piraté par eux. Ainsi, il se préoccupe du monde et lui devient tout à fait familier. M. Heidegger (1986, p. 144-145) écrit : « Le Dasein est « au » monde au sens où son commerce avec l'étant nous rencontrant au sein du monde se fait sur le mode de la préoccupation et en familiarité avec lui ».

Être au monde dans ce cas, ne peut en aucune manière, être donné gratuitement. Car un étant est réellement au monde, non seulement quand il en a la conscience, mais aussi et surtout quand il est en mesure de dérouler une certaine compréhension de ce monde par le moyen de la connaissance de ses différents étants. À ce propos, Heidegger a toujours fait la différence entre le monde de la chose, de l'animal et celui de l'homme. Et, c'est en saisissant cette différence qu'on atteint véritablement le sens du monde.

Par une élucidation comparative des trois thèses : « la pierre est sans monde », « l'animal est pauvre en monde », « l'homme est configurateur de monde », nous voulons circonscrire de façon provisoire ce que nous avons à entendre sous le terme de *monde*, et dans quelle direction, lors de cette entente, nous avons à porter le regard. (M. Heidegger, 1992, p. 277).

N'y a donc un autre que pour le Dasein ? Autre que les simples étants intramondains qui ne se posent aucune question ni sur ce qu'a été leur passé, ni sur ce qu'ils font au temps présent, ni sur leur futur (puisque'ils n'en ont d'ailleurs aucun moyen), encore moins, sur les présences qui les environnent, le Dasein sait qu'il n'est pas le seul à occuper la totalité de son espace. Car, dans l'existence concrète, nous

sommes toujours accompagnés par nos semblables avec qui nous échangeons. Être au monde ne se traduit pas, dans ce sens, par la simple présence, mais plutôt par la conscience de sa propre existence et de celle de l'autre. Ce que, ni la pierre, ni l'animal, ne peuvent avoir. Chacun est une nature singulière, sans aucune ressemblance avec une autre. Rien de ce qui détermine une conscience quelconque n'est trouvable chez son *alter ego*, sinon faiblement. Au-delà de ce fait, le Dasein est avec son semblable et il est le seul à être doté de ce savoir, comparativement aux étants simplement présents au monde. Il n'est au monde qu'en tant qu'être-avec.

Il ne faut cependant pas perdre de vue que nous employons le terme de coexistence pour désigner *cet* être en vue duquel sont offerts les autres étant dans le monde. Cette coexistence des autres, il n'y a que pour un Dasein qu'elle s'intègre au monde, aussi n'est-elle également découverte à ceux qui coexistent que parce que le Dasein est essentiellement en lui-même être-avec. (M. Heidegger, 1986, p. 162).

S'il n'est pas à comparer avec les étants intramondains, c'est parce que, non seulement il n'est pas simplement présent mais aussi, il n'est pas voué à rester le même tout le temps qu'il vit. Il se métamorphose continuellement et n'est, par conséquent, qu'un simple projet qui se fait dans son existence. Le point de départ de cette thèse est que le Dasein n'est pas, et ne peut en aucune manière se déclinier en un être à priori constitué. En tant que projet, il ne finit pas de se faire. On ne doit pas le prendre pour une simple présence, pour toutes ces raisons. « Partis de la ressemblance que l'être-là ne se laisse pas penser en termes de simple- présence, nous trouvons ici la raison et la signification ultime de ce fait. L'être-là n'est pas simple présence parce qu'il est projet jeté » (G. Vattimo, 1985, p. 54).

Le Dasein n'est qu'intersubjectif. Car il n'y a proprement aucun instant où il puisse se dire seul et isolé. Même dans la solitude la plus pure, il y a toujours nécessairement un univers qui s'apparente à une présence extérieure. C'est pour autant dire qu'en ce qui le concerne, la solitude n'est qu'une image de l'esprit et non une réalité. Le concept de peur du vide trouve là son authenticité parce que si le vide l'était réellement, il n'effrayerait nullement. La solitude qui ne se caractérise que par l'absence de sujets qui nous accompagnent dans l'espace et le

temps, n'est donc pas, de ce point de vue, solitaire. Être seul n'a pas pour seul sens être isolé. Ainsi, même dans la solitude, qu'il le sache ou pas, le Dasein est toujours être-avec. « L'être-avec détermine existentiellement le Dasein y compris quand aucun autre n'est factivement là-devant et qu'il n'y a personne à percevoir. Même l'être-seul du Dasein est être-avec dans le monde » (M. Heidegger, 1986, p. 163).

Au fond, la solitude est comme un état d'esprit. Quand on est visiblement seul, on ne l'est pas en fait. Car tout ce qui hante et tous ceux qui influencent *mutatis mutandis* nos attitudes et nos comportements restent parfois tapis dans l'obscurité. Tout le corps de principes de vie est une sorte d'âme, en face de laquelle, la nôtre se trouve. Qu'il n'y ait personne devant nous ou qu'il y ait plutôt plusieurs, il est possible de demeurer seul. On peut se retirer soi-même dans son esprit. C'est pour autant dire que le on nous influence quelle que soit la situation dans laquelle on se trouve : dans l'isolement physique pourrait-on dire, comme en présence des autres. La force du on et sa dictature sur le je vient au fond de cette impossibilité de la solitude. On n'imagine donc pas un moment où un sujet peut être seul.

L'être-seul est un mode déficient de l'être-avec, sa possibilité en est la preuve. L'être-seul factif n'est d'ailleurs pas supprimé pour peu qu'un second exemplaire d'homme vienne se présenter « à côté » de moi ou même s'il s'en présente une dizaine. Même quand ceux-ci sont là-devant et davantage encore, le Dasein peut être seul (M. Heidegger, 1986, p. 163).

L'impossibilité de la solitude n'est visible que dans et à travers une relation physique. Quand il occupe un temps et un espace bien précis, le Dasein est toujours dans une situation intersubjective, que ce qu'il croise dans le monde soit chosal ou humain. Pour s'en rendre effectivement compte, qu'on se représente un simple vide qui pourtant effraie la conscience, un simple silence qui parle, faisant penser aux actes taxés d'inconscients, ce qui s'appelle proprement un murmure du silence. Le calme infini se déguise parfois en une présence beaucoup plus manifeste, celle de l'autre. Cette argumentation permet de croire et peut-être même de comprendre qu'il n'y a aucune forêt dite vide, toutes sont riches en présences ; il n'y a non plus d'obscurité, une vue brille toujours quelque part. Chacun est toujours avec l'autre, rien de plus.

Même seul, même lorsqu'il n'y a aucun autre être-là dans son environnement immédiat, l'être-là est toujours avec autrui. La solitude n'a de sens, à vrai dire que pour un être qui est fondamentalement en rapport avec les autres. Les autres ne peuvent manquer que pour et dans un être-avec (A. Boutot, 1989, p. 29).

Cette pensée heideggérienne selon laquelle, n'est Dasein que celui qui est toujours accompagné dans son existence, influencera, peut-être même fortement, Emmanuel Levinas, un de ses principaux lecteurs. Celui-ci pense que le silence est toujours armé de voix ; il parle et n'est jamais au fond silence. Ce philosophe fait état de cette voix en se fondant sur les mystères de la forêt. C'est pour dire que dans son optique, il n'y a pas un seul moment où, l'homme est seul et complètement détaché du monde. Même au cas où on imaginait que rien n'existe, il faudrait savoir qu'en réalité quelque chose qui ne se livre pas à la vue, sinon faiblement, est toujours présent. Il estime que le vide qui est somme toute plein, aussi paradoxal que cela puisse paraître, est présence et être.

Imaginons le retour au néant de toutes choses, êtres et personnes. Allons-nous rencontrer le pur néant ? Il reste après cette destruction imaginaire de toutes choses, non pas quelque chose, mais le fait qu'il y a. L'absence de toutes choses retourne comme une présence : comme le lieu où tout a sombré, comme une densité d'atmosphère, comme une plénitude du vide ou comme un murmure du silence (E. Levinas, 1991, p. 16).

L'homme n'est entouré que d'êtres, c'est-à-dire de présences qui se présentent jusques dans le vide effectivement. Il y a dans l'univers de l'homme, un nombre incalculable de relations transitives parmi lesquelles celles qui passent par le canal de la vue, du toucher ou de la sympathie.

Mais, posons-nous une autre question : cet on qui exerce sur nous une force qui nous altère, est-il inaccessible dans son essence ?

L'univers de l'autre est comparable à un jardin purement secret, où se passent des choses que le voisinage n'est pas censé connaître. C'est pour autant dire que nous sommes chacun, unique. Dans la connaissance du monde de l'autre, nous ne fonctionnons proprement que sur la base de simples et seules conjectures. Nous supposons de

manière fortuite, ce que l'autre est, sans aucune précision. Nous ne pouvons pas le connaître avec certitude. C'est cela qui s'appelle mystère de la vie en communauté. Chacun est donc pour l'autre, un étranger, à ce moment-là. La connaissance de l'autre est encore à poser concrètement.

Mais, vivant dans le monde avec nos semblables, ne sommes-nous pas complètement, sinon piratés, à tout le moins corrompus par eux ? Le Dasein reste-t-il le même aussi longtemps qu'il est avec un autre ?

2. La corruption du je par le on

Vivre ensemble est, pour chacune des consciences qui se partagent l'espace et le temps un engagement à se laisser modifier par l'autre. Il est presque impossible d'être accompagné dans l'existence en tant que telle et demeurer soi-même. Nous influençons et sommes influencés, même sans le savoir réellement. La dictature du on dont parle Heidegger, ne part en effet rien que de cette action réciproque de la conscience individuelle sur l'autre. Quand cette influence frise la domination, elle se déguise effectivement en dictature. La conscience qui subit le poids de l'interaction, est comme piratée. Je suis corrompu par le on quand il réussit à me faire accepter ses façons de faire qui en fin de compte intègrent mon essence et se font voir comme si elles viennent de moi-même. Ce que le on veut et peut à l'égard du je, celui-ci est bel et bien censé remplir le même rôle à son tour propre. Car l'autre n'est qu'un étant que nous sommes d'ailleurs nous-même. C'est pour autant dire que nous sommes chacun, non seulement un je mais aussi un autre, c'est-à-dire précisément le on. Dans le monde, on a aucunement affaire à des consciences diamétralement opposées. Quand on parle du je et de l'autre, c'est-à-dire du on en tant que tel, on voudrait plutôt faire entendre deux formes de consciences presque identiques par les fonctions qu'elles assurent. Leur différence minime ne peut se montrer que lorsqu'on choisit de se référer à leur nature. Sur le plan ontologique, il est vrai que le je n'est pas ce que le on a pour nom. Mais, en ce qui est de l'influence que l'une des consciences est en mesure d'exercer dans la société, nous sommes au fond, devant deux réalités de même compétence.

Le « je » doit être seulement entendu au sens d'une indication n'engageant à rien de plus, *indication formelle* de quelque chose

qui, dans chaque contexte d'être phénoménal, peut éventuellement se révéler comme son « contraire ». Mais ici « non-je » ne se ramène alors en aucune façon à l'étant par essence dénué d'« égoïté » mais signifie, au contraire, un genre d'être déterminé du « je » lui-même, par exemple celui de s'être-soi-même-perdu (M. Heidegger, 1986, p. 157-158).

Comment la rencontre avec le on se fait-elle ? Est-ce à travers la chose à utiliser ? N'utilisons-nous pas les mêmes ustensiles et que c'est par leur moyen que l'autre entre dans notre univers ?

Nous entrons dans le monde de l'autre par le commerce que nous entretenons avec toutes les choses que nous employons, soit individuellement, soit collectivement. Car l'util sert au sujet qui l'emploie en lui rendant quelques services de première importance et en faisant venir vers lui son propre *alter ego*. La société ne se constitue qu'ainsi, autour de ce dont nous avons besoin et des relations intersubjectives qui se créent. À ce moment-là, il faudrait donc dire que dans le monde ambiant, il n'y a réellement pas de vie solitaire. Celle-ci serait peut-être possible dans un monde vide en utils, monde proprement inexistant. Pour une raison toute simple. Le monde n'est fait que de choses à utiliser et de ceux qui les utilisent pour certaines fins. Le on pèse en fait sur le sujet pour ces raisons. Son influence gagne du terrain. Car chacun voudrait utiliser l'util comme chacun. Rien de toutes les façons, n'est fait pour ne servir qu'un individu unique. Tout ce qui nous sert dans la société, possibilise fortement la voie qui mène à l'autre. C'est dans ce sens que M. Heidegger (1986, p. 159) écrit :

La « description » du monde ambiant immédiat, par exemple le monde où l'artisan est à l'œuvre, a abouti à faire voir que, avec l'util tel qu'il se trouve dans le travail, « se rencontrent aussi » les autres, ceux à qui l'« ouvrage » est destiné. Dans le genre d'être de cet utilisable, c'est-à-dire dans sa conjointure, il y a un renvoi essentiel à de possibles porteurs ; c'est « à la taille » de ceux-ci qu'il doit être ajusté.

L'importance de cette vie d'ensemble se révèle en effet là effectivement. On n'accède aucunement à la maniabilité de ce que nous employons en solitaire mais grâce aux techniques ou encore au savoir de ceux qui les ont employés avant nous. Nous ne pouvons donc pas en

tant que membre d'une communauté nous passer de l'autre. La dictature n'advient que lorsque nous ne comptons coûte que coûte que sur l'autre. Les instruments ne sont manipulés qu'à partir de l'expérience de la manipulation des mêmes instruments par les autres avant. Il est quasiment impossible d'être seul dans un art quelconque. Celui-ci est toujours appris auprès des autres qui l'ont appris aussi sur d'autres expériences et ainsi de suite. C'est précisément cela qui s'appelle comprendre le monde pour le Dasein : se servir à notre tour, de l'expérience des autres pour l'utilisation des instruments. « Nous avons déjà observé que l'homme n'apprend pas à utiliser le monde, en tant que totalité d'instruments, en essayant effectivement de manier tous les instruments singuliers. Il voit comment les instruments sont utilisés par les autres et, plus encore, il entend parler ». (G. Vattimo, 1985, p. 48). Le point de départ de cette dictature, c'est peut-être même notre vie communautaire qui a partie liée avec notre propre nature. Car si nous sommes naturellement voués à vivre ensemble, nous sommes par-là destinés à faire les mêmes usages des instruments similaires.

Mais, ce qui a manqué dans cette thématique, telle qu'elle se déploie chez Heidegger, c'est la proposition d'une possibilité pour se départir de cette dictature. Pour qu'elle s'affaiblisse, il suffit que l'homme s'accepte, en pensant qu'il n'est en rien différent de celui qu'il imite, dans ses paroles comme dans ses pratiques, ses attitudes et ses comportements. C'est ce qu'il faudrait peut-être proposer comme issu de sortie ou de secours au Dasein dominé par le on. S'il nous était donné de revisiter cette thèse heideggérienne de domination du je (Dasein) par le on (les autres), nous souhaiterions que l'étant dominé assume ses usages simplement. Car, s'il est entendu qu'en vivant dans le même monde, on ne peut qu'utiliser les mêmes choses, il est du coup difficile d'échapper à cette forme de dictature. L'autre ne se rencontre réellement que par le biais des ustensiles. Cela se signale par le fait que les hommes dans le monde s'affairent toujours. Leur différence essentielle avec les choses ou encore les animaux dérive de là au fond.

C'est parce qu'ils s'affairent effectivement, qu'ils font des usages, en se servant des utiles et rencontrent à ce moment-là leurs semblables.

Le Dasein s'entend d'abord et le plus souvent à partir de son monde et la coexistence des autres se rencontre de multiple façon à partir de l'utilisable intérieur au monde. Mais même si les autres sont en quelque sorte thématiques dans leur Dasein, ils ne

se rencontrent pas à titre de choses –personnes là-devant, au contraire nous prenons contact avec eux « au travail », c'est-à-dire de prime abord dans leur être –au-monde (M. Heidegger, 1986, p. 162).

L'autre n'est pas au monde à la manière des autres étants intramondains. Il n'en est que pour arriver à un certain but tout en se servant des utiles. Mais, au-delà de cette vie commune et de ces croisements multiples à travers les choses que nous utilisons, sommes –nous différents, les uns des autres ? Ne sommes –nous pas plutôt d'autres formes de ces mêmes autres ?

En effet, lorsque nous parlons des autres et les considérons, tout se passe chez nous comme si nous ne faisons aucunement partie du même ensemble. Pourtant, ils ne sont qu'un tout au sein duquel nous nous trouvons. Ce qui revient à dire qu'au fond, ils ne sont que nous-mêmes ou que nous ne sommes en rien différents de nos semblables. Ils ne sont autres que pour nous qui le sommes réciproquement pour eux. N'oublions donc pas que nous sommes aussi d'une certaine manière les autres en question. N'oublions pas encore que le on dont parle Heidegger, c'est nous-mêmes dans une certaine mesure. « Les autres », cela ne désigne pas simplement : tous ceux qui restent en dehors de moi, ce dont s'extrait le je ; les autres, ce sont plutôt ceux dont la plupart du temps on ne se distingue *pas*, parmi lesquels on est aussi » (M. Heidegger, 1986, p. 160).

Si le Dasein n'est pas tout à fait différent de son semblable dans le monde et qu'il n'est corrompu que par lui en effet, faut-il dire à ce moment que le je est plutôt piraté par lui-même ? C'est à cette question que, selon nous, ne semble pas répondre Heidegger. Nous sommes effectivement changés dans notre essence par notre propre faiblesse à ne pas croire et penser que nous aussi, nous pouvons faire que nous soyons, à notre tour également copiés et imités, de la même manière que nous le faisons pour le on. C'est une autre façon de dire, que nous pouvons échapper à cette dictature, si nous choisissons de nous assumer et de nous accepter. Cela ouvrira parallèlement la voie qui nous conduira à être, nous aussi, acceptés par les autres puisque nous sommes une partie de ces mêmes autres.

S'il est établi qu'il n'y a que le je qui puisse croiser l'autre par la voie de l'utile et s'il n'y a l'autre que pour le Dasein, il est incontestable que l'intersubjectivité n'est possible, à cet effet, qu'entre les

consciences individuelles qui se reconnaissent. Si les choses ne savent ni ce qu'elles sont elles-mêmes, ni leurs rapports possibles aux autres choses, les sujets pensants, le Dasein n'existe qu'à travers la relation, conflictuelle ou sympathique qu'il entretient avec ses semblables. Les choses ne se lient pas d'amitié entre elles, les hommes si ; elles ne se lient pas par de mariages, les hommes si ; elles ne se parlent pas, la parole est l'outil de communication principal entre Dasein. Les choses ne sont finalement que ce qu'elles sont, les hommes seuls sont intersubjectifs.

L'être par rapport aux autres est certes ontologiquement différent de l'être par rapport aux choses là-devant. L'étant appelé « autre » a lui-même le genre d'être du Dasein. Dans l'être avec et par rapport à d'autres, se trouve par conséquent un rapport d'être de Dasein à Dasein (M. Heidegger, 1986, p. 167).

La corruption du je par le on se lit en termes de confusion. Car nous sommes modifiés dans nos attitudes et nos comportements par le on parce que nous sommes mêlés à lui et à ses actions. De toutes les façons, nous ne sommes que ce qu'il est lui-même. Le je n'est que ce que les autres sont en quelque sorte, puisqu'il n'en est qu'un membre, c'est-à-dire, un même élément du même ensemble. C'est pour autant dire que le on qui nous domine, dont la puissance est omniprésente, n'est personne de précis. Il est l'ensemble dont on ne peut soi-même s'extraire.

On fait soi-même partie des autres et on renforce leur puissance. « Les autres », comme on les appelle pour camoufler l'essentielle appartenance à eux qui nous est propre, sont ceux qui, dans l'être-en-compagnie quotidien, d'abord et le plus souvent « sont là » (M. Heidegger, 1986, p. 169).

Dominé, piraté, parfois désorienté réellement par le on, que peut faire le Dasein pour échapper à sa puissance manifeste ? Le on n'est-il pas puissant parce que nous nous rejetons nous-mêmes ?

3. Le rejet de soi comme ouverture à la puissance du on

La dictature du on sur le Dasein se trouve facilitée par le fait que celui-ci considère moins ce qu'il est et ce qu'il représente, c'est-à-dire ce que

lui-même est capable à son égard. Autrement dit, il est la plupart du temps dominé par les autres parce qu'il pense, dans son fort intérieur que seul ce que ces autres font est meilleur, comparativement à ses propres œuvres. Pourtant, chacun n'est qu'une partie, sinon une autre forme de ces autres. Toute tendance à vouloir nous rapporter aux autres, en adoptant leurs manières ne cesse de fragiliser les consciences individuelles que nous sommes. Dans son texte, avons nous dit, Heidegger ne semble pas vraiment répondre à la question de savoir le fondement ou le présupposé de cette domination par le on. Ce que nous appelons rejet de soi, c'est cette espèce d'abandon de la conscience personnelle au détriment de celle de l'autre : le refus de s'assumer, c'est bien lui qui conforte évidemment cette domination. Car, si nous pouvons nous assumer résolument, le positif est que nous nous servirons ipso facto de nos propres ressources pour agir, sans rien attendre en effet de l'extérieur de nous et sans croire que par rapport aux autres, nous sommes faibles, incapables fortement d'agir. Nous sommes corrompus par le on pour une raison toute simple : c'est que nous préférons adopter ses manières et pensons qu'elles sont les meilleurs possibles. Le je est toujours porté dans ses pratiques propres, non seulement à être comme l'autre, pensant que ce que celui-ci est, semble apprécié de l'ensemble, mais aussi et surtout à faire exactement comme lui, pensant à ce moment que ses propres manières ne peuvent être acceptées du tout. L'acmé de la perfection ne peut être atteint, selon lui, que par l'œuvre de l'autre et non par la sienne. Le Dasein fait comme on fait simplement. Cette façon est la seule qui le laisse au bas de l'échelle, complètement dominé.

Le on étend imperceptiblement la dictature qui porte sa marque. Nous nous réjouissons et nous nous amusons comme *on* se réjouit ; nous lisons, voyons et jugeons en matière de littérature et d'art comme *on* voit et juge ; mais nous nous retirons aussi de la « grande masse » comme *on* s'en retire ; nous trouvons « révoltant » ce que l'*on* trouve révoltant. Le on qui n'est rien de déterminé et que tous sont, encore que pas à titre de somme, prescrit le genre d'être à la quotidienneté. (M. Heidegger, 1986, p. 170).

Il y a donc, à entendre Heidegger, une espèce de règne et une réelle gouvernance du on dans le monde. C'est ce qui caractérise au premier

chef l'ambiance des relations intersubjectives. Faut-il dire qu'avec cette dictature, le on nous devance en réalité dans nos agirs ? Sa présence secrète dans notre univers le prouve en effet. Nos élans personnels sont comme tus par cette image de l'autre qui, non seulement plane sur nous, mais aussi que nous voulons coûte que coûte imiter. Le on s'immisce dans tout ce qui nous concerne, avec ou même parfois en l'absence manifeste de notre propre vouloir. Il est présent et prend notre place.

Le on est omniprésent à ceci près qu'il s'est toujours déjà dérobé là où le Dasein est acculé à une décision. Toutefois, comme le on fournit d'avance tout jugement et toute décision, il ne laisse plus aucune responsabilité au Dasein. Le on peut, pour ainsi dire, se permettre qu'« on » ait recours à lui constamment (M. Heidegger, 1986, p. 170-171).

En réalité, sa dictature se vérifie non seulement dans l'espace, mais aussi bien dans le temps. En effet, n'est-il pas vrai que ce que nous faisons ici et aujourd'hui, a déjà été, sinon réalisé, du moins effleuré quelque part par un Dasein quelconque et à un temps précis. Si l'action du Dasein est difficilement unique, c'est que le on perçoit toujours même sans être vu. Le monde n'est qu'un à ce moment-là. Le on est présent même quand il ne bénéficie d'aucune visibilité. « Le on est toujours déjà « passé par là » et pourtant il est possible de dire que ça n'a jamais été « personne » (M. Heidegger, 1986, p. 171).

Marchant comme sur les pas des autres, c'est-à-dire du on, nous ne sommes que ce que ces autres sont. Si nous agissons sur les événements de la même manière que nos semblables et peut-être même en utilisant les mêmes démarches, il faudrait dire que nous ne formons qu'un avec l'autre. La dictature du on, telle qu'elle se déploie chez Heidegger, pourrait être à notre avis, la révélation de cet être unique que nous constituons, les autres et nous. « Chacun est l'autre, aucun n'est lui-même. Le on avec lequel la question de savoir *qui* est le Dasein quotidien trouve sa réponse, c'est la personne à qui tout Dasein, à peine s'est-il mêlé aux autres, s'est chaque fois déjà livré » (M. Heidegger, 1986, p. 171).

Mais, si le Dasein est comme piraté par les autres, de la manière dont le dit ostensiblement Heidegger, c'est parce que vouloir être comme l'autre, naît de façon banale. Cela s'origine dans le fait que l'homme en général ne veut pas apercevoir chez l'autre ce qu'il n'a pas

ou ce qu'il n'a pas encore réalisé. Nous resterions ce que nous sommes nous-même et résisterions à la dictature du on, si et seulement si, nous étions sûrs de ce que nous sommes et de ce que nous faisons par nos propres moyens. Pour preuve, l'homme ne subit aucun diktat de son semblable, dans la vie communautaire. Il est par lui-même porté à adopter sans critique les façons de se tenir et de faire des autres. On est emmené, à ce moment, à se poser la question précise suivante : est-ce réellement en termes de dictature qu'il fallait parler de cette influence de l'autre sur moi ? Or, il semble que c'est le Dasein lui-même qui va, par une sorte de mimétisme, vers l'univers du semblable, mimétisme que l'*alter ego* ne recommande ni n'en exige de force.

Échapper à cette dictature, pour le Dasein, consiste pour lui, à penser le on non pas comme un sujet entièrement distinct de lui et qui serait comme suspendu dans sa vie, mais comme ce dont il fait visiblement partie. Il suffit pour lui de prendre le on comme un autre moi-même. Quand on parle du on en tant que tel, nous devrions penser que c'est aussi de nous-même qu'on parle. Nous ne sommes pas ni trop loin du on, ni non plus à l'extérieur de lui. « Le soi-même du Dasein quotidien est le *sous-on* [...] que nous distinguons du soi-même *propre*, c'est-à-dire du soi-même qui s'est proprement pris en main. En tant que nous-on, le Dasein est chaque fois *dispersé* dans le on et doit commencer par se trouver » (M. Heidegger, 1986, p. 172).

Ainsi, nous ouvrons nous-même le chemin qui conduit imperturbablement vers le pouvoir du on en nous rejetant. Faut-il, à juste titre d'ailleurs, s'interroger sur les voies possibles de sortie ? Comment peut-on résister aux filets de la dictature du on ? S'accepter simplement. Mais, en est-on capable ?

Conclusion

Nous venons de voir avec Heidegger que le on qui, en fait, n'est personne de précis, c'est-à-dire, qui n'est pas un sujet et qui n'est au fond que l'ensemble, exerce une dictature, une sorte de domination sur le Dasein. L'évidence de cette dictature chez Heidegger ne se fait pas suivre immédiatement de la question liée aux issues de sortie. Autrement dit, la difficulté que nous semblons trouver, dans le discours heideggérien, c'est la proposition d'une passerelle qui aiderait le sujet individuel à ne pas subir la force du on. Si le rejet de soi était pris pour

la facilitation de la puissance du on, l'acceptation de soi serait quant à elle, la possibilité pour le Dasein de limiter cette dictature ou d'en sortir carrément. N'est-il pas nécessaire de repartir très loin dans l'Antiquité, vers le stoïcisme, maître dans l'art de s'accepter et de s'assumer ? L'esprit stoïque s'il est bien mis en pratique, peut effectivement être un moyen efficace, peut-être parmi tant d'autres, de dévier l'emprise du on. Il suffit, prolongeons comme cette pensée de Heidegger, que le sujet s'érige de manière ostensible en stoïcien, pour trouver une belle parade à cette dictature du on. Ce sont des propositions de ce genre qui semblent absentes du texte de Heidegger. Nous sommes dominés par les autres parce que nous ne voulons pas vivre simplement tel que le veulent les stoïciens. Nous avons toujours le désir de complexifier notre existence en la comparant à celle de nos semblables. Voilà tout le mal de départ. Or, le stoïcien est chaque fois en quête de la vie la plus simple possible.

Si la dictature du on est comme occasionnée par le refus de croire en soi-même et de s'accepter, la sagesse stoïcienne consiste quant à elle, à prendre ce qui advient dans l'univers et à soi comme ce qui ne peut en aucune façon être refusé. Tout étant réglé d'avance, cette sagesse particulière, nous enseigne de s'en familiariser afin de ne pas subir en quelque sorte le poids. Ainsi, nous dominerons sur nous-même et résisterons mieux à qui chercherait à nous dominer du dehors, le on précisément. Le Dasein est encore dominé par le on parce qu'il le juge en fait. Or, être stoïcien, c'est supprimer en soi le jugement. À ce moment-là, nous n'envierons pas l'autre et resterons absolument nous-même. Pour être libre en effet, il suffit de suspendre tout jugement, de considérer tout ce qui arrive, bon ou mauvais, comme étant nécessaire, impossible à révoquer. En fait, nous ne sommes esclaves que lorsque notre esprit porte une opinion sur les événements. Car ce qui arrive à chacun et dans le monde, arrive toujours sans accro, c'est-à-dire, sans être empêché. C'est ici effectivement qu'on trouve la faille qui conduit malheureusement à l'autre. Extérieure aux situations elles-mêmes, notre souffrance ne termine que par la mort des opinions que nous en faisons. C'est la raison pour laquelle Marc-Aurèle (1964, p. 139) écrit : « Si tu t'affliges pour une cause extérieure, ce n'est pas elle qui t'importune, c'est le jugement que tu portes sur elle. Or, ce jugement, il dépend de toi de l'effacer à l'instant ». Le on nous domine parce que nous nous extériorisons. Le stoïcisme qui exige à l'homme de

s'accepter pour être réellement en paix et de ne pas juger les faits, aide à sortir de cette dictature. Juger c'est au fond vouloir secrètement de la possible métamorphose des événements, ce qui est pourtant impossible. Car les faits ne sont que ce qu'ils sont et ne peuvent, en aucune manière, être dénaturés et modifiés. Tout le pouvoir du on est dans le jugement par nous de son action. Tuons ce jugement pour ne pas subir sa dictature : telle est la maxime qui délivre, maxime chère au stoïcisme.

Références bibliographiques

- BOUTOT Alain, 1989, *Heidegger*, coll. Q. S. J ?, Paris , PUF.
- CARON Maxence, 2005, *Heidegger Pensée de l'être et origine de la subjectivité*, coll. La nuit surveillée, Paris, Cerf.
- FRANCK Didier, 1986, *Heidegger et le problème de l'espace*, coll. Arguments, Paris, Minuit.
- HEIDEGGER Martin, 1986, *Être et Temps*, tr. f. François Vezin coll. Bibliothèque de Philosophie, Paris, Gallimard.
- HEIDEGGER Martin, 1992, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, tr. f. Daniel Panis, coll. Bibliothèque de Philosophie, Paris, Gallimard.
- LEVINAS Emmanuel, 1991, *Le temps et l'autre*, Paris, PUF.
- MARC-AURELE, 1964, *Pensées pour moi-même*, tr. f. Mario Meunier, coll. G.F, Paris, Flammarion.
- VATTIMO Gianni, 1985, *Introduction à Heidegger*, tr. f. Jacques Rolland, coll. La nuit surveillée, Paris, Cerf.